



BIOVISION
Av. de Cour 1, CH-1007 Lausanne

Lettre d'info

No.6 printemps 2004



■ Promotion des PME au Kenya **Rescapées de la pauvreté**

Une récolte détruite ou la mort d'une vache suffisent à précipiter une famille africaine dans la spirale de la pauvreté. Seuls ceux qui ont des économies peuvent éviter le piège. Les médicaments, la nourriture ou les semences sont hors de prix pour beaucoup d'Africains. Au Kenya, BioVision cherche à briser le cercle vicieux en encourageant des petites et moyennes entreprises. Où les femmes sont souvent en première ligne.

Amina est une femme éveillée, ouverte et engagée. Les conditions de vie à Kilifi, son village situé près de Mombasa, lui ont appris à prendre les choses en main. Avec un taux de chômage de 80%, la population paysanne survit grâce aux maigres revenus de l'agriculture et à quelques boulots occasionnels. Le mari d'Amina n'a pas d'emploi, et ramène très peu d'argent à la maison. Pourtant, il

faut bien nourrir et habiller les enfants, et les envoyer à l'école. Tout cela coûte. Alors la jeune femme s'est associée avec des amies pour créer une petite entreprise nommée «Akili Ni Mali Woman Group». Deux fois par an, le groupe féminin essaime sous les arbres neem pour cueillir des fruits ressemblant à des olives. Le neem, originaire de l'Inde, est appelé depuis des siècles «arbre-miracle» à cause de ses propriétés anti-inflammatoires, anti-bactériennes et immunitaires. Dans la région côtière du Kenya, cet arbre pousse un peu partout dans les forêts, les jardins et au bord des chemins.

*Un phytosanitaire naturel:
la feuille de neem*



Ces dernières années, les quinze membres d'Akili Ni Mali ont récolté deux à cinq tonnes de baies de neem par an. Celles-ci ont été livrées au prix correct de 45 centimes le kilo à la firme kenyane Biop.

D'une pierre plusieurs coups

Biop Ltd a été fondée il y a deux ans. Son siège est installé à l'Institut international de recherches sur les insectes (ICRIP) à Nairobi. Depuis longtemps, l'institut étudie attentivement les propriétés du neem contre les insectes ravageurs ou les maladies de peau. L'an dernier, les chercheurs ont fait un grand pas en avant dans la lutte contre la malaria en neutralisant les larves de moustiques grâce à une poudre de neem (Lettre d'infoNo3/2003). BioVision a parrainé la création de Biop, en transférant des méthodes de gestion et en contribuant financièrement aux investissements initiaux. La mise sur pied d'une telle entreprise permet à BioVision d'atteindre plusieurs objectifs: aider une population rurale pauvre à s'aider elle-même, fournir au marché local des produits naturels, favoriser la santé humaine et animale.

Cosmétiques et anti-moustiques

Aujourd'hui, Biop Ltd a 30 employés. Ils s'occupent des achats, des transports, du traitement des fruits de neem. Ils fabriquent, emballent et écoulent des produits dérivés. Dans les locaux de l'entreprise, les baies sont décortiquées, séchées et pressées en huile. Les résidus pulvérisés et les feuilles sont un moyen de lutte très efficace contre les parasites. Ainsi, Biop offre sur le marché local un produit phytosanitaire, liquide ou en poudre, sans chimie. Ce produit remplit même les normes européennes de l'agriculture biologique. L'huile de

Suite page 2

■ Editorial



BioVision ne se contente pas seulement de diffuser des méthodes écologiques contre les parasites. Sa stratégie consiste aussi à commercialiser des insecticides ou des anti-moustiques naturels à base de plantes indigènes.

Cette forme de coopération se base sur des principes économiques: il agit d'aider l'Afrique à créer ses emplois, à défendre ses savoirs traditionnels, à multiplier ses nouvelles connaissances. Ce qui est crucial, c'est de donner aux populations pauvres une possibilité de gagner leur vie. Income generation (création de revenu) est devenu le maître-mot dans la lutte contre la pauvreté. En Afrique non plus, les choses ne fonctionnent pas sans argent comptant. La médecine, la nourriture, les vêtements, l'école sont souvent hors de prix pour les pauvres. Celui qui n'a pas d'argent reste coincé dans le piège de la pauvreté.

Pour BioVision, les revenus se créent avant tout en exploitant avec ménagement les ressources naturelles. Dans ce but, nous mettons à profit les connaissances accumulées par l'Institut international de recherche sur les insectes (ICIPE). Notamment des moyens de lutte contre les insectes ravageurs, mais aussi des produits d'insectes utiles comme le miel ou la soie. Si tout se passe selon nos calculs, les retombées commerciales permettront de faire d'une pierre plusieurs coups.

Hans Rudolf Herren
Président de BioVision

Suite de la page 1

neem est un excellent composant pour savons, crèmes ou shampoings, qui rencontrent un succès croissant dans les super-marchés et les drogueries. Les Kenyans apprécient l'usage multiple des produits à base de neem, à la fois pour les soins du corps et la lutte contre les moustiques.

Produire pour le marché local

Edi Theiler, économiste et chef des projets Neem-Biop, n'a aucun doute sur le potentiel du marché local: «La demande est forte. Les gens veulent des produits au neem.» Il est convaincu que BioVision peut assurer la satisfaction des besoins essentiels en stimulant des initiatives commerciales de la population. Son espoir: que la jeune firme compte bientôt sur ses propres forces: «Dès qu'elle aura franchi le premier obstacle, Biop s'attaquera aux suivants – augmenter la qualité, la production et les ventes, et créer ainsi de nouvelles places de travail.»

Tout cela réjouit Amina et ses amies de Kilifi, elles qui gagnent ensemble 800 à 2000 francs par an en vendant les fruits du neem. Ce qui permet à leurs familles de joindre les deux bouts. Un peu d'oxygène dans leur dur combat pour l'existence, un peu d'espace pour quelque

chose de nouveau! Mais l'astucieuse Amina a déjà une nouvelle flèche dans son carquois: «Notre lieu de réunion est sur la route de Mom-basa – un endroit rêvé pour un hôtel!» Les femmes veulent investir leurs économies pour les travaux de transformation. «Il y aura des nouvelles possibilités de travail pour des cuisinières, des femmes de chambre, des lavandières, des réceptionnistes...»

BioVision-Projet No. 5403



Le traitement des graines de neem

■ Succès des légumes bio

L'auto-alimentation au menu

Dans le district de Suba, la promotion de la culture biologique de légumes traditionnels ou nouveaux a fait ses preuves. Les cinq groupes de femmes qui participent au projet ont pu maintenir un bon rendement malgré la sécheresse. Du coup, le menu familial s'est enrichi d'aliments frais et sains. En plus, les paysannes ont pu, grâce aux ventes de légumes, gagner 40

shillings par jour. Leur exemple a fait école dans le district. Notre éco-formatrice Mathilda Auma Ouma a déjà formé six nouveaux groupes à la culture des légumes bio. Et le Programme national d'extension de l'agriculture et du bétail (NALEP) à Suba veut aussi adopter la méthode BioVision en la diffusant auprès de ses propres formateurs.

BioVision-Projet No. 5202



■ Un jour avec **Ngari Ireri, tailleur à Makima**

Au lever du soleil, je suis sur mes deux jambes. Avec mon fils Mnani, je tiens un atelier de couture sur la rue principale de Makima, un village proche du Parc national de Mwea au Kenya. Nous avons trois machines à coudre. Dans la région, il n'y a pas de supermarché et pour la plupart des gens, aller en ville coûte trop cher. Alors pour nous, les tailleurs, c'est très bien: nous habillons tout le monde. Une belle veste sur mesure coûte chez moi 1200 shillings (20 francs), une robe 500 shillings (9 francs). Pour ce même prix, on peut faire un uniforme scolaire complet.

J'ai appris le métier tout jeune, quand j'observais au marché le stand d'un tailleur expérimenté. Un jour, il m'a permis de travailler avec lui. Maintenant j'ai 50 ans. Ce travail me nourrit, moi et ma famille, depuis bientôt 30 ans. C'est une bonne profession et je l'ai transmise à mes trois fils.

En août dernier, les gens de BioVision sont venus me montrer un piège à tsé-tsé et m'en ont commandé une grande quantité. Je ne suis pas le seul tailleur par ici, mais j'ai la réputation de travailler sérieusement. C'est la municipalité qui m'a recommandé pour ce contrat.

Le piège est formé de trois parties: un grand tissu bleu, qui attire la mouche tsé-tsé; une partie noire avec une ouverture, parce que les mouches aiment se poser sur une surface sombre; et une sorte de filet blanc, installé comme un chapeau au sommet. Pour commencer, j'ai confectionné un patron. Ensuite je me suis mis au travail.

Jusqu'à maintenant, nous avons fabriqué 500 pièges pour BioVision. Pour le premier, j'ai mis deux heures; maintenant j'en fais jusqu'à six par jour. On les pose aux abords du parc national, car



c'est de là que viennent les tsé-tsé. Beaucoup de paysans disent que ce parc ne leur apporte que des ennuis. Parce que les mouches rendent nos vaches malades. Mais maintenant, ils sont prêts à collaborer avec les gardiens pour installer les pièges et les surveiller régulièrement. Au début, ils étaient sceptiques, mais maintenant ça fonctionne: il y a beaucoup moins de mouches tsé-tsé. Avant, il est arrivé que je me fasse piquer par ces sales bêtes. C'est fini. Depuis des mois, je n'en ai pas vu une seule au village.

Le tissu pour un piège revient à 650 shillings (10 francs). La coupe et la couture coûtent 250 sh. (4 francs). Malheureusement, la toile n'est pas très résistante. Les termites et les oiseaux s'en donnent à cour joie. Et aussi les babouins, ils démolissent de temps en temps un piège, sans doute par curiosité. Alors il y a toujours du boulot avec ces pièges! On m'a déjà demandé si je ne voulais pas changer le nom de mon atelier: 'Makima Trap Makers'. Mais l'ancien nom me plaît toujours. Alors nous resterons le 'Makima School Uniform Maker'.

Propos recueillis par Andreas Schriber

■ Perceur du maïs **Sus aux dévoreurs!**

Les paysans de la province semi-aride de l'Est, au Kenya, n'en ont pas fini avec les caprices de Dame nature. Ils ne sont pas certains d'avoir leur récolte après une série de pluies inattendues. Et les bonnes années, c'est le grand capucin du maïs, appelé perceur des céréales (de la famille des bostryches), qui leur fait perdre jusqu'à 40% des épis de maïs. Ce qui provoque une insécurité alimentaire

dramatique dans la région. Les paysans du district de Mwingi, où le fléau s'est fortement aggravé depuis quelques années, ont lancé l'an dernier un SOS à l'ICIPE. Dans le cadre du Programme de l'Unité de transfert technologique (TTU) de BioVision, en collaboration avec l'ICIPE et les autorités locales, un atelier de deux semaines a réuni 12 paysans et 5 conseillers agricoles de l'Etat. Là, on a répercuté

l'expérience de la Tanzanie, où le problème est connu depuis un an et fait l'objet de stratégies de lutte écologique. Les participants ont été formés à des mesures contre les ravageurs des récoltes. Ces personnes sont maintenant à même de transmettre à leur tour la méthode à 150 autres paysans.

BioVision-Projet No. 5203





Enchères pour l'Afrique Cadeaux d'anniversaire pour BioVision

En guise de cadeau d'anniversaire, Brigitte von Wild de Zurich a demandé à ses invités

d'amener quelque chose de beau, d'exotique ou de bizarre à vendre aux enchères au bénéfice de BioVision. Un ami aux talents de comédien a pris avec beaucoup d'humour le rôle du commissaire priseur, en faisant monter les prix à des hauteurs vertigineuses avec la complicité amusée de l'assistance. Résultat: 1400 francs récoltés au total. «Je m'intéresse beaucoup au travail de BioVision, aussi parce que j'ai des racines africaines,» explique Brigitte. «Je suis convaincue par ses méthodes, qui combinent intelligemment l'économie, l'agriculture et l'environnement.»



Le berger Masai devenu professeur Un prix pour Onesmo ole-MoiYoi

«Comme berger Masai, je n'étais pas très doué. Alors mon père m'a envoyé à l'école.» C'est ainsi que le professeur Onesmo ole-MoiYoi a commenté le prestigieux Prix Kilby qu'il a reçu à la fin de l'an dernier à Londres, un prix attribué pour la première fois à un Africain. Cette distinction porte le nom du Prix Nobel Jack St.Clair Kilby, l'inventeur des premières microprocesseurs. Elle est attribuée à des gens qui ont fourni une contribution exceptionnelle dans la science, la technologie, l'innovation, l'invention et la formation. Spécialiste en biologie moléculaire et cellulaire, ole-MoiYoi a obtenu ce prix pour son rôle clé dans le combat contre les maladies humaines, animales et végétales. «J'ai grandi au bout du monde, dans le pays Masai quelque part entre le Kenya et la Tanzanie, raconte le lauréat. Petit garçon, je longeais toute la journée le Serengeti avec mon troupeau. Mon attention se dissipait facilement dans la grande savane. Et quand je me retournais pour voir mes bêtes, elles avaient disparu.» Alors Onesmo a suivi le conseil de son père et commencé sa carrière scolaire au village de Loliondo. A 20 ans, une bourse de la Fondation Aga Khan lui offre des études à l'Université de Harvard aux Etats-Unis, où il se spécialise en immunologie et en biologie moléculaire. Dix-huit ans plus tard, le professeur Onesmo ole-MoiYoi rentre en Afrique. Il est aujourd'hui directeur de la division de recherche à l'ICRRI de Nairobi. Avec son chef Hans Rudolf Herren, lui aussi lauréat du prix Kilby (1995), il s'engage pour mettre les résultats de ses recherches au service des populations africaines. Sa collaboration avec BioVision est très importante pour lui: «Il s'agit d'aider les gens à s'aider eux-mêmes pour se libérer des griffes de la pauvreté.»

Merci de votre aide! ccp 87-408333-2

BioVision aide les Africains de l'Est à s'aider eux-mêmes dans deux domaines:

- Protection des populations contre les insectes nuisibles
- Création de revenu pour les populations pauvres

Un grand merci pour votre soutien!

Dr. Hans Rudolf Herren



BIOVISION

Av. de Cour 1, CH-1007 Lausanne
ccp 87-408333-2
tél. 021 612 00 80
info@biovision.ch
www.biovision.ch

